



La saga des émigrants

Livre 2

Vilhelm Moberg



La saga des émigrants – Livre 2

Vilhelm Moberg

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Le Nouveau Monde est en effervescence. Désormais loin de leur Suède natale, Karl Oskar et Kristina sont devenus pionniers dans la forêt du Minnesota. En plein territoire indien. Tout est à construire, même dans un milieu qui peut leur sembler hostile. Et si l'espoir les guide, le mal du pays pèse parfois plus lourd.

« C'est un monument : une comédie humaine qui nous fait vivre l'aventure d'une poignée de paysans misérables et têtus en quête de liberté absolue, fuyant l'ancien monde, celui d'une Suède rurale des années 1850, figée sous la coupe des nobles et des pasteurs luthériens, recroquevillée sur elle-même aux confins de l'Europe, là où le soc des charrues ne labourait que des pierres, où il fallait enterrer leurs enfants morts de famine. »
Ingrid Carlander, *Le Monde diplomatique*

Vilhelm Moberg est né en Suède en 1898, et mort en 1973. Dramaturge, romancier, il donne vie à ses personnages dans un riche contexte social et historique. Véritable épopée à dimension universelle, *La saga des émigrants* est son œuvre majeure.

Élu meilleur roman suédois du XX^e siècle.

TEXTE INTÉGRAL EN DEUX VOLUMES

La saga des émigrants
Livre 2

du même auteur
chez le même éditeur

La saga des émigrants – Livre 1 (2013)

Ouvrage traduit avec l'aide de la Commission Européenne,
Bruxelles.

Vilhelm Moberg

La saga des émigrants

Livre 2

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition, *La saga des émigrants* en huit tomes (Gaïa Éditions, 1999-2000)

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Utvandrama

Illustration de couverture :
© Jean-Christophe Vigneau
© plainpicture/Millennium/Gabriele Lopez
© plainpicture/Bildagentur Hamburg
© Gaïa Éditions pour la conception graphique

© by Albert Bonniers Förlag/Vilhelm Moberg, 1949
© Gaïa Éditions, 2000, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-337-0

Sixième partie
Les fondements de l'édifice

Le pays qu'ils transformèrent

Un grand arbre fut déraciné par la tempête et vint s'abattre en travers d'un sentier longeant la berge du lac Ki-Chi-Saga, en pays Chipewyan. Il resta à l'endroit où il était tombé, obligeant ceux qui passaient par là à faire un détour. Il ne vint à l'idée de personne de le couper en morceaux et de l'enlever. Peu à peu apparut un nouveau sentier contournant l'obstacle. Au lieu de déplacer celui-ci, les Indiens déplacèrent le chemin.

Le grand arbre demeura à cet endroit pendant des années, tandis que le vert de la mousse envahissait son écorce. Quelques décennies s'écoulèrent dans la vie de la forêt et il commença à se décomposer. Mais le sentier était maintenant tracé et personne ne se souvenait plus qu'il passait jadis ailleurs, près de ce tronc. Au fil des ans, le détour fit perdre beaucoup de temps aux chasseurs indiens, mais ce peuple en avait plus qu'il ne lui en fallait.

Un jour, un homme à la peau d'une autre couleur arriva le long de ce sentier. Il portait une hache sous le bras et foulait lourdement le sol de ses bottes fabriquées dans une autre partie du monde. En quelques coups de hache, il trancha ce tronc en voie de pourriture en deux endroits et écarta l'obstacle : le chemin avait retrouvé son tracé de jadis, plus droit et plus court. Et cet homme qui ne voulait pas perdre son temps à faire un détour inutile s'étonna : pourquoi ce tronc est-il resté là si longtemps, à barrer le chemin, au point de commencer à pourrir ?

Le cultivateur était arrivé sur les terres du nomade. Le jour où il coupa cet arbre, sur les bords du Ki-Chi-Saga, deux façons de vivre entrèrent en contact l'une avec l'autre.

L'ère des nomades touchait à sa fin, dans cette partie du monde. Le temps était maintenant compté pour ce peuple qui pouvait se permettre d'attendre des décennies qu'un obstacle barrant sa route tombe en poussière. Le chasseur qui déplaçait son campement et son feu au gré des saisons et des migrations du gibier n'en avait plus pour longtemps à le faire. Sa place allait être prise par l'agriculteur, l'occupant permanent, qui édifiait

une maison en bois et maçonnait un âtre. Il était venu pour passer tous ses jours à l'endroit où brûlait le feu qu'il avait allumé et où il avait construit sa demeure.

Aux termes d'un accord auquel le plus faible des deux fut contraint de consentir, le pays fut ouvert à tous ceux qui désiraient s'y installer. Les chasseurs furent obligés de céder à ces intrus et de leur abandonner leurs terres et les tombes de leurs ancêtres. Les outils du paysan purent alors faire de cette terre vierge, à l'humus fertile et abondant, un champ productif. Une immense région n'ayant jusque-là connu d'autre ordre que celui de la nature fut livrée à la perche et à la chaîne d'arpenteur, couchée sur le papier, portée sur des cartes, subdivisée en comtés, communes et sections. Ses millions d'acres de terre restée à l'état sauvage furent transformés en carrés numérotés et enregistrés qui allaient devenir le foyer des nouveaux venus.

Ceux-ci étaient des paysans dépourvus de terre arrivant sur une terre dépourvue de paysans. Ils venaient de l'Ancien Monde, où ils avaient vécu sous la contrainte d'un pouvoir qu'ils n'avaient pas choisi et qu'ils refusaient d'accepter. Ils avaient fui autocrates et gros propriétaires terriens, pauvreté et oppression. Ils avaient quitté l'Allemagne des révoltes écrasées, l'Irlande affligée par la maladie de la pomme de terre et la Suède des persécutions religieuses. Ces immigrants étaient les fils et filles insoumis de leur patrie respective et ils prenaient possession d'un pays qui ne savait ce que c'était que le pouvoir.

Ces rebelles venus de l'Ancien Monde étaient jeunes : les trois-quarts de la population du Territoire du Minnesota avaient moins de trente ans. Ils n'avaient pas de bouches inutiles à nourrir et étaient eux-mêmes aussi jeunes que leur nouveau pays. Ils n'étaient en rien gênés par l'autorité des anciens et repartaient à zéro. Ils ne pouvaient se fier qu'à eux-mêmes mais avaient aussi le droit de faire de leurs forces l'usage qu'ils entendaient. Rompant avec les pratiques ancestrales, ils étaient libres de vaquer à leurs occupations comme ils le désiraient et n'avaient à obéir à nul autre qu'à eux-mêmes. Sur cette terre vierge, ils jouissaient pleinement de la liberté que leur avait valu

leur rébellion et ce n'était à personne d'autre qu'eux de décider par qui et comment ils seraient gouvernés.

En ce lieu n'existaient ni états ni classes sociales et nul n'y jouissait de droits ou avantages transmis de père en fils, nul n'était supérieur ou inférieur de naissance. Chacun était jugé sur sa propre valeur et celle-ci était évaluée à la seule aune des compétences. C'étaient les capacités qui assignaient à chacun son rang. Ces forêts qui n'avaient jamais connu la main de l'homme façonnaient des hommes libres ne se fiant qu'à eux-mêmes.

Celui qui venait s'installer là n'attendait pas pendant des décennies que pousse le tronc qui lui barrait le chemin et n'avait pas le temps de contourner l'arbre qui lui faisait obstacle. Il lui fallait se nourrir et nourrir sa famille, bâtir un foyer pour eux tous. Il lui fallait édifier une société nouvelle à partir de rien.

Ils n'étaient guère nombreux, encore, à avoir pris possession d'une terre qui n'était qu'un *claim*. Ils vivaient suffisamment à l'écart les uns des autres pour ne pas se gêner par le bruit de leur labeur mais aussi pour ne pouvoir s'appeler à l'aide. Chacun était séparé de son voisin par une distance respectable. À partir de 1850, cependant, le nombre des immigrants ne cessa de croître chaque année, dans le Territoire. Ils arrivaient par groupes de taille diverse, par familles ou isolément, et s'installaient sur les bords de ces eaux couleur de ciel qui avaient donné son nom à ce pays : Minnesota.

Le nomade à la peau brune dut céder la place à l'agriculteur à la peau blanche et les bêtes sauvages aux animaux domestiques ; des terres servant jusque-là de pâture aux cervidés furent transformées en champs et les grands arbres livrés à la hache et réduits en bois de construction. Le ciel se dressait, haut et clair, au-dessus des espaces vierges sur lesquels les immigrants jetaient les fondements de leur nouveau pays. L'horizon illimité d'une terre s'étendant à l'infini stimulait leur ardeur et leur désir de création : tout, en ce lieu, allait être nouveau.

Leurs rêves étaient à l'échelle du pays : vaste au point de ne connaître de limites.

★

Voici maintenant la suite de l'histoire d'un certain nombre de gens qui ont quitté leur foyer de Ljuder, dans le Småland, pour émigrer en Amérique du Nord.

La Suède était le pays qui les avait vus partir, la République d'Amérique du Nord celui qui les avait accueillis ; la féconde vallée s'étendant autour du lac Ki-Chi-Saga, entre le Mississippi et la rivière St. Croix, fut celui qu'ils transformèrent.

Coups de hache dans la forêt

1

Un jour de mai, Karl Oskar était sur sa terre, en train de tailler des piquets pour sa clôture. Lorsque le soleil fut proche du zénith, il interrompit son travail pour rentrer chez lui restaurer ses forces.

Il ôta l'un de ses sabots pour en extraire de petites boules de terre qui le gênaient au talon. La pointe, elle, portait la trace très nette de sa hache. Quelle chance qu'il ait porté des sabots, ce jour-là ! Tandis qu'il abattait et écorçait son premier tilleul de la matinée, la lame de son outil avait glissé et était venue se fichet dans son pied droit. S'il avait eu ses bottes, le coup le lui aurait tranché. Mais les grandes bottes en cuir graissé qu'il était allé chercher chez le cordonnier du village, le matin du jour où il avait quitté la Suède, étaient maintenant hors d'usage. Après tous les pas qu'elles lui avaient permis de faire sur des lieues et des lieues, par tous les temps et sur toutes sortes de terrains, au cours de ces trois années en Amérique, elles étaient usées jusqu'à la corde. Il avait tenté de jouer les cordonniers, en plus du reste, et de les réparer et ressemeler de son mieux. Mais tous les vêtements et souliers qu'ils avaient apportés de Suède avaient atteint la limite de leur existence.

Sa hache sous le bras, il longea le lac sur le sentier qu'il avait lui-même tracé à travers des bosquets de mélèzes et d'ormes et des fourrés d'érables et de noisetiers. Le spectacle de cette verdure fraîchement éclosé était magnifique. Le printemps était précoce, cette année-là, dans le Territoire. Les pommiers sauvages étaient déjà en pleine floraison et éclairaient cette profusion de leur joyeuse blancheur. Une douce pluie, au cours de la nuit, était venue mouiller le sol et aviver la senteur de l'herbe et des fleurs. Entre le tronc des arbres, il pouvait, le long du chemin, voir les eaux bleues du Ki-Chi-Saga.

La berge était presque partout recouverte d'une verdure qui débordait au-dessus du lac et empêchait de voir où se terminait la terre et où commençait l'eau. L'anse était couverte d'oiseaux montant et descendant au gré des vagues : d'innombrables canards, cygnes et oies sauvages flottaient là, comme jetés du haut du ciel par des mains généreuses. De l'autre côté se dressait une épaisse muraille de grands ormes. Karl Oskar avait d'abord cru que ce qu'il voyait là était la rive opposée du lac mais, en explorant ses eaux à bord d'un canot creusé dans un tronc d'arbre, il avait découvert qu'ils poussaient sur une grande île et qu'il y en avait encore une autre par derrière. Le Ki-Chi-Saga était en fait constitué de sept petits lacs reliés par d'étroits passages et ses berges formaient un véritable lacis. C'était tout un paysage lacustre qui s'étalait là, avec ses îles, presque îles et îlots, ses pointes, ses langues de terre, ses baies, ses anses et ses étendues d'eau libre, chacun en dissimulant un autre de la même nature.

Il fallait un certain temps au nouvel arrivant pour se familiariser avec le lac. Le Ki-Chi-Saga ressemblait à une forêt de feuillus dont les parties basses auraient été submergées tandis que les plus hautes émergeaient. À distance, on avait l'impression que les arbres qui le bordaient poussaient en fait dans l'eau.

Au-dessus de ces berges, à l'ouest, se dressait l'imposante falaise de grès appelée la Tête d'Indien, du fait de sa forme. Son visage d'un brun rougeâtre et aux noires cavités oculaires était tourné vers le lac, scrutant l'espace en direction de l'est, tel un guetteur surveillant l'eau et la terre.

Ce lac recelait encore bien des mystères pour les habitants de la région. Son nom lui-même paraissait fort étrange. Ce mot chipewyan signifiant « beau lac » était un peu, pour le pionnier, le signe sonore de tout ce qu'il y avait d'étranger autour de lui et avec quoi il devait se familiariser peu à peu, afin de le faire sien.

Un gros vol de pigeons traversa alors l'anse près de laquelle Karl Oskar était parvenu, obscurcissant un instant le ciel tel un nuage se réfléchissant sous forme de taches mobiles sur la surface immaculée de l'eau.

Après son passage, Karl Oskar s'arrêta pour prêter l'oreille : le bruit d'ailes de ces oiseaux n'était pas le seul à frapper ses tympanes. Il entendait aussi des coups de hache.

La journée était calme et paisible, le son portait bien et il avait de bonnes oreilles, habituées à distinguer les bruits de la forêt. Il ne s'était pas trompé : il entendait bel et bien l'écho d'une hache cognant contre un tronc. Le bruit provenait du sud-est et la source n'en était pas très éloignée. Quelqu'un était en train d'abattre des arbres, un peu plus loin le long du lac.

Karl Oskar fronça les sourcils. Ce ne pouvait être un Indien, puisque ceux-ci ne se servaient pas de haches pour ce genre de travail. C'était donc forcément un Blanc : un intrus avait pénétré sur ses terres.

Il avait pourtant des papiers attestant ses droits sur celles-ci en tant que *squatter* et avait déjà procédé à deux versements au bureau de la propriété foncière de Stillwater. Son *claim* figurait au cadastre sous le numéro 35 et était clairement délimité. Personne ne pouvait plus l'en chasser ni le lui contester, cette forêt n'avait encore retenti d'aucun autre bruit de hache que ceux de la sienne et il n'en serait jamais autrement.

Karl Oskar fit donc demi-tour pour aller s'enquérir de l'intrus.

La première année, il portait toujours sur lui son fusil, lorsqu'il allait travailler dans la forêt, à cause des Indiens. Il lui arrivait également de rencontrer tel ou tel animal à la chair comestible. Il disait toujours qu'il avait l'impression d'être tout nu, s'il n'avait pas son fusil. Mais il lui arrivait maintenant de laisser celui-ci accroché au mur de la maison et c'était précisément le cas ce jour-là. Pourtant, il ne pensait pas avoir besoin d'une arme à feu, contre celui qui avait ainsi pénétré sur ses terres : tout homme maniant un outil de travail dans la forêt devait être animé d'intentions pacifiques.

Karl Oskar suivit le bruit de la hache. Il ne tarda pas à constater que ce bûcheron inconnu était plus éloigné de lui qu'il ne l'avait d'abord pensé : le son portait loin, par un jour comme celui-là. Il parvint à des arbres portant sur leur tronc sa marque de propriété, délimitant celle-ci. Il dut alors se rendre à

l'évidence : l'étranger à la hache ne se trouvait pas sur ses terres et ne s'était livré à aucune intrusion.

Mais qui pouvait bien cogner ainsi ? Ce ne pouvait être quelqu'un de connaissance, car il n'avait pas de voisin. Il escada une petite butte qui lui permit de se faire une idée plus précise. Les coups de hache provenaient du bosquet de conifères situé en dessous de lui, à l'endroit où le lac formait une petite anse. Un homme était en train d'y abattre un beau et grand pin, au tronc bien droit et dépourvu de branches jusqu'à sa cime. Il maniait une hache de bûcheron à large lame qui brillait au soleil. Les copeaux volaient autour de lui comme des oiseaux blancs qui auraient fait leur nid à l'intérieur du tronc et en auraient été chassés par le bruit de l'outil.

Au moment où Karl Oskar parvint sur les lieux, le pin s'abattit dans un grand bruit, écrasant dans sa chute les jeunes arbres en dessous de lui et faisant trembler ceux qui se trouvaient non loin de là.

Le bûcheron tenait le manche de sa hache dans la main gauche et s'essuyait le front avec la droite. C'était un homme puissamment bâti, vêtu d'une chemise de flanelle à gros carreaux, d'un pantalon de cuir jaune usé et de bottes à courte tige. D'après sa mise, il devait être américain. De plus, il maniait la hache américaine à long manche et à lame mince et large, Karl Oskar s'en était procuré une du même genre peu auparavant.

Nourrissant toujours une certaine méfiance envers les inconnus, le Suédois s'arrêta prudemment à quelques pas de la souche. L'étranger l'avait entendu approcher et se retourna. Il avait le visage maigre et les traits marqués, avec des pommettes hautes et des mâchoires très creusées. Ses rares mèches de cheveux étaient collées sur son front par la sueur mais son menton s'ornait d'une grande barbe brune.

L'étranger examina Karl Oskar de pied en cap. Ses yeux avaient le regard vigilant de celui qui a l'habitude de côtoyer le danger. Il ne laissa pas à Karl Oskar le temps de se préparer à lui adresser la parole en anglais :

– Tu es suédois, *I guess* ?

L'interpellé resta muet de stupeur. Au milieu de la forêt américaine, il se trouvait face à un inconnu qui lui adressait la parole dans sa langue maternelle.

Le bûcheron planta sa hache dans la souche avant de tendre la main à Karl Oskar :

– Je m'appelle Petrus Olausson. Je suis un paysan de la paroisse d'Alfta, dans le Hälsingland.

Karl Oskar répondit en déclinant de la même façon son nom et son lieu d'origine.

– Alors, j'avais raison : tu es suédois !

– À quoi l'as-tu vu ?

– À tes pieds, *you see* !

Le Hälsinglandais afficha un sourire de satisfaction, découvrant les longues et larges dents de sa mâchoire supérieure, et montra du doigt ce que Karl Oskar portait aux pieds.

– Tes sabots, *man* ! Il n'y a que les Suédois pour porter ça aux pieds !

Karl Oskar n'ignorait pas que les Américains qualifiaient les Suédois arrivés de fraîche date de « porteurs de sabots ».

Petrus Olausson ôta son chapeau, révélant la calvitie du sommet de son crâne. Il semblait avoir la quarantaine, soit une dizaine d'années de plus que Karl Oskar. Mais son costume et sa façon de s'exprimer laissaient penser qu'il n'était pas nouveau venu sur le continent. Il parlait le même mélange d'anglais et de suédois qu'Anders Månsson, l'un des premiers arrivés dans le Territoire.

– Quel bois *uses-tu*, pour tes sabots, Nelson ?

Karl Oskar répondit que, étant donné que l'aulne ne poussait pas dans la région, il utilisait le tilleul américain, appelé *basswood*. Celui-ci était moins dur que la variété suédoise et pas trop difficile à travailler. Mais il n'avait pas les outils qu'il fallait et ne pouvait fabriquer des sabots à la fois légers et confortables.

Il examina la hache de son interlocuteur, plantée dans la souche, dont la lame était encore plus large et mince que la sienne.

– Je te conseille d'imiter les Yankees, dit son propriétaire. Ils simplifient tout et leurs outils vont plus vite en besogne.

Il était évident qu'il prenait Karl Oskar pour un nouvel arrivant et regardait d'un œil de mépris la hache de ce dernier, fabriquée en Suède : elle était plus grossière et son tranchant plus épais. Karl Oskar lui expliqua que ce n'était qu'une vieille serpe qu'il utilisait pour tailler des piquets de clôture.

– Tu viens du Hälsingland ? Pourtant, tu m'as tout l'air d'un Américain.

Mais il n'avait pas besoin de demander à Petrus Olausson ce qu'il venait faire là, il avait sûrement l'intention de s'y installer : personne n'abat d'aussi grands pins simplement pour le plaisir.

Les deux pionniers s'assirent sur la souche afin de poursuivre cette conversation plus à leur aise.

Ces coups de hache avaient réuni deux hommes qui avaient le même métier et la même langue : deux paysans suédois. Étrangers l'un à l'autre quelques instants auparavant, ils avaient été rapprochés par la simple vue de leur hache respective, au point d'avoir l'impression de se connaître déjà. Tous deux étaient des travailleurs maniant leur outil de façon pacifique. Et Karl Oskar Nilsson, originaire de Ljuder dans le Småland, et Petrus Olausson, d'Alfta dans le Hälsingland, se mirent à échanger des confidences comme de vieilles connaissances.

Le temps était parfaitement calme. On n'entendait pas bouger la moindre feuille et ne voyait pas remuer la moindre aiguille de conifère. Autour des deux hommes, les pins dressaient leur abondante cime au-dessus du paysage, de toute la hauteur de leur grand âge, et l'œil n'aurait pu déceler la moindre habitation humaine à la ronde. Les terres qui s'étendaient autour des berges du Ki-Chi-Saga étaient encore vierges et inhabitées.

– Ce coin-là me plaît, dit le Hälsinglandais en regardant le lac. Je vais m'installer au bord de ce *lake*.

– Tu es le bienvenu, répondit Karl Oskar avec franchise. Ce n'est pas la place qui manque : il n'y a personne, ici.

– *That's right*. On ne se gênera pas.

Olausson montra une hutte de branches, à portée de fusil, entre deux grands pins. C'était la *shanty* qu'il avait édifiée pour s'abriter. Il venait de commencer à abattre le bois nécessaire à la

construction de sa maison de rondins et, lorsque celle-ci serait achevée, sa femme et ses enfants viendraient le rejoindre. Il était arrivé dans le pays, avec sa famille, sept ans auparavant – en 46 – en compagnie du prophète Erik Janson. Ils avaient d’abord habité l’État d’Illinois, mais ils ne se plaisaient pas dans la Prairie et désiraient s’installer dans une région de forêt leur rappelant leur province d’origine. Un autre paysan de la paroisse d’Alfta, Johannes Nordberg, était venu dans le Minnesota en éclaireur et, au retour, il avait dit que la région était fertile et propice à l’agriculture. C’était sur le conseil de son compatriote qu’il était venu. Pour sa part, Johannes Nordberg ne remettrait jamais les pieds ici : il était mort du choléra, à Andover, l’été précédent.

Karl Oskar avait en effet entendu dire qu’un paysan du Hälsingland du nom de Nordberg était venu sur les bords de ce lac quelques années auparavant et il montra de la main un îlot, en face de la langue de terre sur laquelle ils se trouvaient, où on pouvait encore voir les restes de la cabane dans laquelle on disait qu’il avait vécu. Sans doute avait-il choisi cet endroit pour être à l’abri des Indiens, nombreux dans la région à l’époque. Il lui avait d’ailleurs laissé son nom : l’îlot de Nordberg.

– Il n’a pas menti, en tout cas, dit Olausson. C’est vraiment un pays d’abondance.

Il avait lui aussi choisi un bel endroit, où il y avait à la fois une forêt abondante et une terre bien plate sur laquelle poussait une bonne herbe. Il pouvait d’ailleurs assurer qu’il ne serait pas le seul à venir s’installer, d’autres que lui ayant été séduits par ce que Nordberg avait dit de la vallée de la rivière St. Croix.

– La terre est offerte à tous, maintenant, dit Karl Oskar. Je vois que tu as choisi le lot qui est voisin du mien.

– Oui, je suis allé consulter la carte au bureau de la propriété.

Olausson avait pris la partie orientale de la section 35, commune 34, région 20. Il connaissait parfaitement la procédure à suivre pour s’installer sur une terre, puisqu’il vivait en Amérique depuis deux fois plus longtemps que Karl Oskar. Celui-ci eut donc un peu le sentiment d’être un nouveau venu, à côté de ce semblable plus âgé et plus expérimenté.

– Ma femme a préparé le repas, dit-il. Veux-tu venir manger chez nous ?

– C'est loin d'ici ?

– Oh non, à un mile. Mon lot à moi est au nord-est.

– *All right !* Je suis curieux de voir ta maison.

Il avait bien suspendu en haut d'un petit sapin un morceau de viande de cerf qu'il avait l'intention de faire griller ; mais celui-ci se conserverait sûrement un jour de plus, car il ne faisait pas encore très chaud.

Les deux hommes se levèrent et le plus jeune des deux montra le chemin à l'autre.

– Quand es-tu venu t'installer ici, Nelson ?

Karl Oskar répondit qu'à la Saint-Jean il y aurait trois ans que sa famille et lui avaient débarqué à New York, et, à la fin du mois de juillet, trois ans qu'ils étaient arrivés dans le Territoire. C'était en 1850 qu'il avait fait enregistrer son *claim* au bord de ce lac.

Sans s'en apercevoir, il allongea le pas plus que de coutume, car il rentrait chez lui porteur d'une nouvelle qui ne manquerait pas de réjouir Kristina : après trois longues années de solitude, ils avaient un voisin.

2

Sur le chemin qui montait du lac jusqu'à la maison, ils observèrent une pause. Le plus âgé des deux regarda le paysage alentour : des pins à l'ouest, des feuillus – chênes, érables et ormes – au nord et à l'est, les eaux du Ki-Chi-Saga au sud et, au centre, cette vaste étendue d'herbe déjà en partie transformée en champ.

– Tu as bien choisi ! Mais il faut dire aussi que tu es arrivé le premier.

Karl Oskar convint qu'il avait eu de la chance, le jour où il avait découvert cet endroit. Il lui avait donné le nom de Duvemåla, en mémoire du hameau où vivait sa femme, en Suède. Le Hälsinglandais trouva que ce nom lui convenait bien : les colombes* et

* *Duvemåla* contient en effet la racine du mot « colombe ». (N.d.T.)

autres oiseaux y étaient si nombreux qu'ils masquaient parfois le soleil.

Les enfants, qui jouaient devant la maison, avaient remarqué l'arrivée de leur père et accoururent vers lui : Johan, l'aîné, en tête, suivi par Lill-Märta et Harald et, en arrière-garde, Dan, le dernier-né, qui ne marchait que depuis un an environ. Ses petites jambes étaient encore mal assurées et refusèrent à deux reprises de le porter, d'où le retard qu'il accusa sur ses frères et sœur. Mais il ne tombait pas de haut et ne pleurait pas de ses chutes.

Karl Oskar le prit délicatement dans ses bras pour le montrer à son visiteur : il tenait en effet à commencer par le plus jeune et non par l'aîné de ses enfants, car ce petit dernier, qui n'avait que deux ans et demi, était le seul à être né en Amérique et donc le seul de la famille – et même parmi presque tous les Suédois de la vallée – à être citoyen de ce pays. Il avait certes reçu le prénom de Danjel, lors de son baptême, mais la seconde moitié était tombée en désuétude et on ne l'appelait plus que Dan, car cela convenait mieux à un Américain.

Le Hälsinglandais caressa la tête de l'Américain, qui le regarda avec de grands yeux un peu effrayés.

– Je suis tonton Petrus et toi mister Dan Nelson, pas vrai, mon petit ? Tu es né dans ce pays. Tu peux donc devenir président des *States* Unis. Mais pas ton père ni moi. Nous, on est des immigrants, tu vois.

Karl Oskar éclata de rire. Mais son plus jeune fils ne trouva nul motif de réjouissance dans l'avenir qui s'ouvrait devant lui, avec cette possibilité d'accéder à la magistrature suprême du pays. Au contraire, il se mit à pleurer haut et fort, en serrant le cou de son père avec l'énergie du désespoir.

– Il est timide et il a peur des étrangers, expliqua Karl Oskar.

Johan tira alors son père par la jambe de son pantalon, pour qu'on ne l'oublie pas trop.

– On vient de voir une vipère !

– Un gros *snake*, ajouta Lill-Märta.

– Oui, papa, une vipère tachée de vert...

– Elle se glissait sous la maison...

– Faites bien attention, les enfants, dit le nouveau venu. Au printemps, les serpents sortent de leur cachette.

Harald, maintenant âgé de quatre ans, avait enfoncé l'index tout entier dans sa bouche et dévisageait cet étranger qui accompagnait son père. Il courait les fesses à l'air, car le seul et unique vêtement qu'il portait était une vieille chemise si courte qu'elle ne lui arrivait qu'à la moitié du ventre. En dessous, il était nu et sa petite verge était exposée aux regards de tous.

Petrus Olausson détourna vivement le regard, comme offusqué par ce spectacle.

– Tu as perdu ta culotte, mon petit Harald ? demanda le père.

– C'est maman qui l'a pris. Pour la réparer.

– Il a fait un grand trou à sa culotte, expliqua Johan.

– Le pauvre ! Et comme ça, il montre tout ce que la nature lui a donné !

Karl Oskar, qui tenait déjà son plus jeune fils sur le bras droit, prit le sans-culotte sur le gauche, masquant ainsi en partie la nudité de l'enfant. Olausson semblait vraiment choqué par la vue de son organe mâle et n'avait plus du tout l'air du gentil tonton Petrus. Était-il à ce point heurté par ce qu'il voyait sur un enfant de quatre ans ? Celui-ci aurait d'ailleurs aussi bien pu être nu.

– Les enfants, ça pousse vite. Mais pas les culottes. Et alors, on leur voit les fesses.

Olausson ne répondit pas, se contentant de caresser sa longue barbe. Karl Oskar eut honte que ses enfants soient si mal ou si peu habillés. Ils n'avaient pas pu leur acheter des vêtements neufs depuis leur arrivée. Tous quatre portaient donc de vieilles hardes trop petites et rapiécées. Après un long hiver passé à l'intérieur, ils commençaient à sortir à nouveau, révélant le piteux état de leurs habits. L'impitoyable lumière du soleil printanier, au-dehors, ne soulignait que trop la pauvreté de la famille en toutes choses.

– Mais j'ai semé du lin l'année dernière et celle-ci, dit Karl Oskar. Alors, les petits vont bientôt avoir de quoi se mettre sur le dos.

– Ils ne mourront pas de froid d’ici la fin de l’été, répondit Olausson en jetant un regard sur le pantalon du père, lui aussi fait de pièces et de morceaux rapportés.

Karl Oskar le précéda sur le seuil de la maison avec deux enfants dans les bras et deux sur les talons. La porte s’ouvrit de l’intérieur et Kristina apparut, la tête entourée d’un fichu bleu.

– Tu es tard, aujourd’hui. Je commençais à me demander...

– Eh bien, dit solennellement Karl Oskar, il se passe que nous avons un voisin.

Olausson fit un pas en avant et ôta son chapeau :

– *Yes*. Je suis votre voisin.

Kristina resta comme pétrifiée. Puis elle essuya en hâte ses mains sur son tablier, avant de saisir celle que lui tendait le visiteur, qui déclina à nouveau son nom et sa paroisse d’origine en Suède.

– Un Suédois... ?

– Oui, je crois que je suis toujours plus suédois qu’américain. Nous allons être voisins, missis Nelson.

– Quelle surprise ! C’est inattendu...

Dans son étonnement, elle oublia de prier le visiteur d’entrer. La voyant rester immobile sur le seuil, Karl Oskar lui demanda en riant si elle avait l’intention de leur barrer le passage.

Une fois à l’intérieur, Kristina souhaita la bienvenue au paysan d’Alfta.

– Un voisin ! C’est inattendu, comme visite !

Petrus Olausson regarda autour de lui avec curiosité, examinant le mobilier comme s’il était venu en faire l’inventaire.

– Tu as fait tout ça toi-même, Nelson ?

– Oui. Ça se voit, hélas.

– Non, tu as raison de faire comme les Américains. Ils sont pour la simplicité en tout.

Il vanta les lits, faits de barres de bois fendues et fixées au mur et au plancher. Ses paroles et sa façon d’être avaient la gravité pleine de respectabilité d’un maître de maison. Il était évident que c’était quelqu’un qui avait l’habitude de donner des

conseils et des ordres. Il était aussi l'aîné de Karl Oskar d'une dizaine d'années mais, plus que la différence d'âge, c'étaient ses quatre années supplémentaires d'expérience de l'Amérique qui les séparaient.

Karl Oskar avait invité son compatriote sans savoir ce que Kristina pouvait lui servir. Elle le pria de les excuser : elle n'avait rien d'autre, pour déjeuner, que du bouillon de poisson-chat, des tartines de sirop d'érable et du lait. C'était plutôt maigre. Mais c'était la période où le garde-manger était le moins bien fourni. Les provisions de l'année précédente étaient épuisées et la récolte de la présente encore sur pied.

Karl Oskar se souvint qu'ils avaient fait cuire les dernières pommes de terre de l'année passée quelques jours auparavant.

– Il nous reste une côte de porc, dit Kristina. Et je peux faire cuire des pois. Mais ceux qu'on a ici sont très durs. Ça prendra au moins une heure.

– C'est trop long, dit Karl Oskar. On a grand faim, tous les deux.

Il était très dépité intérieurement de ne rien pouvoir offrir d'autre à leur nouveau voisin, pour sa première visite, que du bouillon de poisson.

– Je peux faire de la purée de navets, pour aller avec le porc, dit Kristina, après avoir fait l'inventaire de ses provisions. Il y en a dans la réserve et ce n'est pas long à cuire.

Karl Oskar prit un panier et alla les chercher, suivi par son visiteur.

Il était soucieux de ne pas faire, aux yeux de celui-ci, l'effet d'un nouveau venu dépourvu d'expérience et il tenait à lui montrer tout ce qu'il avait pu accomplir depuis son arrivée. Il souligna que, plus que de se procurer de la nourriture, la difficulté était de protéger celle-ci de la chaleur de l'été et du froid de l'hiver. Creuser une cave maçonnée comme celles de Suède représentait un gros travail qu'il n'avait pas encore eu le temps d'effectuer. Mais il avait imaginé différentes façons de conserver les provisions en les empêchant de se gâter. Pour les navets, il avait creusé un trou, derrière la maison, qu'il avait recouvert de

paille et de terre. Ce toit de dix pouces d'épaisseur devait les mettre à l'abri de l'hiver le plus rigoureux.

Il s'arrêta devant un monticule qu'il entreprit de démolir à l'aide d'une fourche en bois. Cette réserve n'avait pas été ouverte depuis deux semaines. Une fois le toit ôté, il se mit à genoux et se pencha sur l'ouverture. Une désagréable odeur de pourriture lui monta alors au nez et il fut pris de sombres pressentiments. Il plongea la main dans le trou pour saisir un tubercule, mais elle ne rencontra qu'une masse molle et collante. Quand il la ramena à la lumière du jour, elle était couverte d'une pâte brunâtre et fort malodorante.

– Le diable m'emporte ! Ils sont pourris !

Son aîné se pencha pour sentir à son tour, mais ne put que confirmer ce constat.

Karl Oskar se redressa, penaud. Nul besoin de faire cuire ces tubercules qu'il avait l'intention de servir à son invité : la bouillie était déjà prête, mais immangeable.

– C'est parce qu'il a fait chaud de bonne heure, cette année, dit Olausson.

– J'ai oublié de laisser des trous d'aération, expliqua Karl Oskar.

– La couche de terre est trop épaisse, précisa Olausson. Dix pouces, c'est trop. Cinq auraient suffi.

– Mais ils auraient gelé pendant l'hiver.

– Pas si tu les avais couverts comme il faut. Tu en as trop mis. Tu as fait erreur, Nelson.

Karl Oskar sentit le rouge lui monter aux joues. Il savait bien, lui, qu'il fallait que la réserve soit recouverte d'une couche de terre de dix pouces pour que son contenu ne gèle pas. Mais la chaleur était survenue si brusquement qu'il n'avait pas eu le temps de percer des trous pour laisser pénétrer de l'air frais... Et les navets avaient pourri.

Il se nettoya la main avec un peu de paille. Ces maudits navets ne valaient pas un dollar ; mais il avait voulu montrer à son compatriote comment il conservait ses provisions pour qu'elles passent l'hiver et voilà que c'était l'autre qui lui faisait la leçon.

Il n'avait pas commis d'erreur, mais il y avait quelque chose qu'il avait oublié de faire. Or, il n'y avait rien que Karl Oskar supportait plus difficilement que de voir quelqu'un lui faire la leçon et il était profondément vexé.

Ils regagnèrent la maison. Karl Oskar revenait avec son panier vide, dépité et humilié. Que pourraient-ils offrir à leur invité ? Ce n'était vraiment pas de chance. Il avait lu dans le regard de Kristina que celle-ci cherchait fébrilement une solution. Elle tenait beaucoup, elle aussi, à servir à leur visiteur ce qu'ils avaient de meilleur. Mais, pas plus que lui, elle ne pouvait rien faire avec rien.

Pourtant, une bonne odeur de cuisine les accueillit sur le seuil. Kristina avait sorti sa poêle :

– Oublions les navets. Je vais faire des crêpes, à la place. Ça ira plus vite.

Elle avait de la farine, du lard, du lait et du sucre et il restait quelques confitures de canneberges de l'automne précédent. De quoi régaler leur hôte.

– Prenez place ! Je vous servirai au fur et à mesure que ce sera cuit.

Son principal souci était maintenant les enfants. S'ils sentaient l'odeur des crêpes, ils ne laisseraient pas leur mère en paix. Elle leur avait donc donné un morceau de sucre à chacun avant de les mettre à la porte de la maison.

Karl Oskar sentit la contrariété fondre en lui en reniflant la friture :

– Tu es une vraie magicienne, Kristina.

Celle-ci se mit à empiler les crêpes sur un plat et leur nouveau voisin parut se radoucir :

– C'est un repas de fête que vous nous faites là, missis Nelson. On se croirait en Suède !

Karl Oskar s'apprêtait à s'asseoir, après avoir tiré sa chaise, lorsqu'il vit Petrus Olausson se placer derrière la sienne, la tête penchée et les mains jointes sur sa poitrine. Il s'arrêta dans son geste et son compatriote se mit à réciter la prière conçue pour ce genre d'occasion :

Au nom de Jésus, nous prenons place
à cette table pour la boisson et le manger,
en l'honneur de Dieu et pour notre santé,
à Notre-Seigneur Jésus rendons grâce !

Près de l'âtre, où elle préparait les crêpes, Kristina répéta cette prière. Elle avait mauvaise conscience : Karl Oskar et elle négligeaient souvent de dire le bénédicité, maintenant. En tant que parents, ils auraient dû donner le bon exemple. Mais les immigrants avaient commencé à oublier leurs vieilles prières suédoises, seul Danjel Andreasson, l'oncle de Kristina, n'omettait jamais de louer le Seigneur avant de se mettre à table. Et Kristina avait dit à Karl Oskar qu'ils se comportaient tous deux comme des porcs qui se précipitaient avidement sur leur auge. Oublier ainsi le Dispensateur de toutes choses revenait à s'abaisser au niveau des bêtes, qui ignoraient la religion chrétienne. Ce qui différenciait l'homme de l'animal était justement le fait que ce dernier ne disait pas ses prières.

Mais leur nouveau voisin, lui, les récitait comme un prêtre. Ce devait être un homme très pieux.

Au bout d'un moment, Kristina vint prendre place à table, où les hommes faisaient honneur à sa cuisine, et elle apprit de la bouche de leur invité qu'il comptait s'établir près d'eux avec sa femme et ses trois enfants.

– Je n'aurais jamais cru que quelqu'un voudrait vivre aussi loin de tout, dit-elle.

– C'est très fertile et le lac regorge de poissons.

Karl Oskar se hâta de confirmer que la terre était très riche. L'année précédente, il avait planté trois boisseaux de pommes de terre et il en avait récolté quarante-huit et demi, c'est-à-dire près de treize fois plus. Et il en allait de même pour le seigle et l'orge. Les grains étaient à peine tombés de la main du semeur qu'ils commençaient à gonfler, germer et darder des pousses : c'était magnifique à voir. On aurait pu semer des copeaux, par ici, ils auraient donné des fruits.

Kristina pensait en elle-même que, si bon que fût le champ,

jamais il ne remplacerait l'être humain. Aussi féconde que fût la terre, elle ne pouvait remédier à la solitude qui régnait dans cette région.

– Nous ne sommes pas seulement venus en Amérique pour notre subsistance, dit Petrus Olausson. Nous recherchons aussi la liberté de l'esprit.

Il expliqua que sa femme et lui s'étaient détournés des principes erronés et dangereux de l'Église de Suède pour retrouver les vérités simples de la Bible. Ils avaient été tellement pressés et tourmentés par les autorités religieuses de leur pays natal qu'ils avaient été contraints d'émigrer. Ils s'étaient joints à Erik Janson de Biskopskulla et l'avaient suivi jusqu'à Bishop Hill, dans l'Illinois, où devait être édifiée la Nouvelle Jérusalem. Mais, une fois en Amérique, Janson s'était pris pour Dieu en personne et s'était attiré le mépris des gens raisonnables. Après avoir supporté sa tyrannie pendant trois ans, ils avaient quitté le prophète de Bishop Hill un an avant son assassinat. À Andover, ils avaient rejoint une communauté luthérienne indépendante.

Olausson se servit à nouveau de crêpes.

– As-tu, toi aussi, rompu avec l'Église de Suède, Nelson ? demanda-t-il.

Karl Oskar répondit qu'il avait émigré de son plein gré, avec sa femme et ses enfants. Ils n'avaient pas été chassés et n'avaient pas pris la fuite. Mais un oncle de son épouse ainsi qu'une femme célibataire les avaient accompagnés après avoir été bannis par la justice de leur ancien pays pour hérésie.

Le Hälsinglandais leva le menton : En Suède, dit-il, il avait dû acquitter une amende de deux cents rixdales pour avoir donné, dans sa propre maison, lecture d'un chapitre de la Bible. Dans sa province et en Dalécarlie, plusieurs centaines de personnes avaient été mises en prison, au pain sec et à l'eau, pour avoir lu la Bible en commun. Voilà comment, là-bas, on considérait le Livre saint, la Clé du salut. En Amérique, il était libre, à tout instant et en tous lieux, de donner lecture de la Bible d'un bout à l'autre si l'envie lui en prenait.

– Chaque soir, dans mes prières, je remercie le Seigneur

Dieu de m'avoir donné cette nouvelle patrie, dit-il avec gravité. La Suède a été pervertie par les autorités impies qui la gouvernent.

On entendit alors gratter au carreau, derrière la chaise d'Olausson. Johan était accroché au rebord de la fenêtre et regardait avec de grands yeux la compagnie attablée. Sa tête dépassait juste, mais il n'en dévorait pas moins des yeux le plat de crêpes et remuait la bouche comme s'il était en train de mâcher quelque chose. Un peu plus bas encore, au coin de la vitre, on apercevait les boucles blondes de Lill-Mårta, dont les yeux étaient privés de ce spectacle.

– Ils sentent la bonne odeur, dit Karl Oskar.

– Ils sont simplement curieux, dit Kristina. Ils viennent de manger. Et puis, ils en auront après.

La mère fit les gros yeux en direction des enfants : qui leur avait permis de se montrer aussi indiscrets, alors qu'il y avait un invité chez eux ? Le visage du garçon et les boucles de la fille disparurent aussitôt. Kristina lança à la dérobée un regard à son visiteur : il n'allait surtout pas penser qu'elle refusait la nourriture à ses enfants ? On voyait sur eux qu'ils ne mouraient pas de faim. Pour sa part, elle ne se rassasiait jamais avant d'être certaine qu'il y avait assez pour ses petits. Une fois seuls, elle verrait bien s'il restait quelque chose pour eux de ce plat qui sortait tant de l'ordinaire.

Revenant à des considérations plus terre à terre, Olausson demanda à ses hôtes comment ils étaient parvenus à survivre, du point de vue de la nourriture, au cours des trois dernières années.

Karl Oskar répondit que c'était le premier hiver qui avait été le plus dur, car ils n'avaient rien pu récolter cet automne-là. Il leur était souvent arrivé de ne pas avoir le ventre plein en sortant de table. Mais les choses s'étaient arrangées au printemps, lorsque la chaleur était revenue, que la glace avait fondu sur le lac et qu'ils avaient pu pêcher à nouveau. Au cours de l'été, avec tout ce qu'ils avaient pu cueillir en matière de fruits, sauvages ou non, ils n'avaient pas été à plaindre. À l'automne, ils avaient fait leur première récolte et celle-ci avait été si abondante qu'ils

n'avaient manqué ni de pain ni de pommes de terre au cours du second hiver. Et, au fur à mesure qu'ils agrandissaient la surface qu'ils cultivaient, ils avaient de moins en moins de souci à se faire pour leur subsistance. Au cours du second et du troisième hiver, ils avaient surtout souffert du froid. Leur maison de rondins n'offrait pas un abri suffisant contre celui-ci. Au plus fort du gel, ils devaient garder le feu allumé nuit et jour, à cause des enfants. Le dernier hiver avait été d'une rigueur extrême, avec des tempêtes qui avaient failli renverser la maison et avaient laissé derrière elles plusieurs pieds de neige.

Dès le début il s'était fixé pour objectif de ne pas vivre dans cette maison de rondins plus de deux ou trois hivers et avait donc jeté les fondements d'un édifice plus solide. Mais il ne pourrait bâtir cette demeure cet été-là non plus. Ils devraient passer un quatrième hiver dans leur maison de rondins.

Kristina prit alors la parole pour dire que, dans cette région, le temps n'était jamais tempéré : il était toujours excessif dans un sens ou dans l'autre. L'été, il faisait trop chaud et l'hiver trop froid. Il aurait fallu que ce soit perpétuellement le printemps et l'automne, car alors il faisait bon et doux. Mais, en Amérique, tout ce qui concernait la nature était extrême : la chaleur était plus chaude, le froid plus froid, la pluie plus humide et le vent plus violent qu'en Suède. Il en allait d'ailleurs de même pour les animaux, grands et petits : les serpents étaient plus venimeux, les rats plus affamés, les sauterelles plus dévastatrices, les moustiques plus piquants et les fourmis plus désagréables qu'au pays. En Amérique, les animaux avaient été créés pour causer des ennuis aux hommes.

– Mais les Indiens sont encore plus dangereux que les bêtes sauvages, dit Olausson.

Kristina lui répondit que, dans leur région, les hommes à la peau brune étaient jusque-là restés très pacifiques. Il arrivait que certains d'entre eux viennent chez eux, au cours de l'hiver, pour se réchauffer près de l'âtre. Elle leur donnait alors à manger et à boire et les traitait en amis, s'efforçant de masquer sa peur bien que celle-ci fût grande. Et ils ne lui avaient fait aucun mal.

Ils avaient eu cent fois l'occasion de la tuer, mais elle se fiait à Dieu. À une ou deux reprises, on avait entendu dire que les Indiens étaient sur le sentier de la guerre, mais ils n'étaient jamais venus par là.

– Les Chipewyans sont pacifiques, dit leur visiteur. Mais il y a d'autres tribus indiennes qui tuent, qui volent et qui violent les femmes des pionniers.

Kristina avait cessé de manger et restait à regarder devant elle, l'air pensif :

– Nous ne vous avons pas dit ce que nous avons connu de pire, dit-elle alors.

Ils avaient parlé du temps et des sauvages, hommes et bêtes, mais il leur restait un sujet à évoquer : la solitude qui régnait sur les rives du Ki-Chi-Saga.

– Comme je suis contente d'avoir enfin des voisins ! explosa-t-elle soudain.

Il ne venait jamais chez eux personne d'autre qu'un trappeur ou un employé de la compagnie forestière, de temps en temps. Mais quel plaisir pouvait-on prendre à fréquenter des gens avec qui on ne saurait échanger une seule parole ? Il se passait parfois des mois sans que prenne place à leur table quelqu'un avec qui elle puisse parler dans sa langue maternelle et elle tenait à dire à son compatriote à quel point il était pénible de vivre dans la solitude pendant trois longues années :

Quand le vide régnait autour d'un être humain, le vide se faisait aussi en lui. Il se sentait abandonné, au fond de lui-même. Et ce mal interne était peut-être pire que tous ceux de nature externe. Il pesait de plus en plus lourdement sur vous avec chaque jour de solitude qui passait. Et, quand on était resté longtemps dans des contrées comme celle-ci sans rencontrer âme qui vive, cela finissait par vous monter à la tête. Elle était bien placée pour le savoir, après toutes ces années, et elle ne mentait pas quand elle affirmait que l'être humain ne pouvait se passer de son semblable.

En prononçant ces paroles, elle évita de croiser le regard de Karl Oskar, qui l'observait avec surprise :

– Je croyais que tu t’étais habituée à la solitude, Kristina.

– Il me semble qu’on ne s’y habitue jamais.

Elle sentit ses yeux se couvrir de larmes et détourna rapidement le visage.

Petrus Olausson, qui avait écouté attentivement cet échange de propos, s’adressa à Karl Oskar :

– Je suis *sorry* pour missis Nelson qu’elle se sente si seule en Amérique.

Elle lui demanda alors de ne pas l’appeler Mrs Nelson. Elle n’était pas une dame américaine, mais une simple paysanne suédoise. Elle ne voulait porter d’autre nom que celui de Kristina et, s’il lui permettait dès maintenant de l’appeler oncle Petrus, en suédois, elle aurait l’impression d’avoir un parent près d’elle.

– *All right* ! dit-il. Appelez-moi oncle Petrus ! Et ne soyez plus aussi triste, Kristina ! Je vais être votre plus proche voisin !

Elle se dressa alors d’un bond :

– J’en oublie tous mes devoirs... Je vais mettre le café à chauffer !

Le Hälsinglandais se leva alors d’un bond et récita les grâces :

Merci, ô Seigneur, de ce repas reçu de toi !

Apprends-nous à être fidèles dans notre foi !

Les mains jointes sur son moulin à café, Kristina répéta cette prière avec le sentiment que c’était dimanche au milieu de la semaine.

3

Karl Oskar était désireux de montrer son exploitation à leur visiteur. Kristina, elle, aurait préféré poursuivre cette conversation à l’intérieur de la maison : il ne l’avait pas connue aussi bavarde depuis longtemps, sans doute à cause de la présence de ce nouveau voisin. Elle lui servit du café, remplissant sa tasse avant qu’il n’ait fini de la vider.

Le visiteur leur annonça que d’autres compatriotes n’allaient pas tarder à arriver. Deux familles étaient attendues d’ici l’été.

L'une était originaire du Hälsingland, elle aussi, l'autre de l'Östergötland, mais il les connaissait toutes les deux. Il n'avait pas manqué non plus, dans les lettres qu'il avait envoyées au pays, de parler de cette région et d'inciter ses correspondants à venir s'installer sur cette terre d'abondance. Nombreux seraient sans doute ceux qui suivraient ce conseil et personne ne souffrirait plus de la solitude, par ici.

C'étaient là d'étranges nouvelles pour Kristina, qui était persuadée qu'elle serait à jamais seule au bord de ce lac au nom indien. Elle ne savait d'ailleurs pas si elle devait y croire : comment des Suédois pourraient-ils venir s'installer ici en foule, puisque seuls des sauvages y avaient jusque-là dressé leurs idoles païennes et leurs totems ?

Elle se demanda donc si leur nouveau voisin ne lui faisait pas miroiter un afflux de compatriotes à seule fin de la consoler un peu.

– Combien de *settlers* suédois y a-t-il dans cette vallée ? demanda Petrus Olausson.

Karl Oskar réfléchit un instant : dans la direction de Taylors Falls, la ferme la plus proche était celle du Nouveau Kärregårde, où habitait Danjel Andreasson, l'oncle de Kristina, désormais veuf, avec ses trois enfants ; non loin de lui vivait Jonas Petter Albrektsson, un autre paysan de Ljuder, qui était venu avec eux. Chez celui-ci logeait une Dalécarlienne appelée Anna la Suédoise, qui tenait son ménage et faisait sa cuisine. À Taylors Falls, il y avait Anders Månsson, de l'île d'Öland, qui vivait avec sa vieille mère, ainsi qu'un trappeur du nom de Samuel Nöjd. Au bord du Hay Lake, lac situé à l'ouest de Marine, dans la direction de Stillwater, s'étaient installés au printemps dernier trois jeunes Suédois qui vivaient seuls dans leur cabane. Mais il ne les avait jamais rencontrés et ne savait même pas comment ils s'appelaient. Enfin il y avait eux deux et leurs quatre enfants – en comptant ainsi, cela faisait dix-huit Suédois, en tout, dans la vallée de la rivière St. Croix.

– Avec les trois familles qui vont s'installer, cela fera plus de trente personnes. Nous allons pouvoir fonder une communauté.

- Quelle sorte de communauté ?
- Celle qui édifiera la maison de Dieu. À Andover, nous n'étions que vingt-deux et nous en avons constitué une.
- Une paroisse, alors... ?
- Oui, pour construire une église.
- Construire une église ? répéta Kristina, stupéfaite.
- Oh, un simple petit temple en bois, *of course*, une modeste maison où adorer Dieu.

Le silence se fit et Karl Oskar regarda son visiteur d'un œil étonné. Les nouveaux arrivants n'avaient même pas encore eu le temps d'élever des abris dignes de ce nom pour eux et pour leur bétail. Pour sa part, il avait construit un grenier, mais n'avait pas encore terminé son étable et ce n'était qu'au cours de l'été qu'il pourrait bâtir une grange dans laquelle battre en toute tranquillité, pendant l'hiver. Mais il restait encore tant de bâtiments à dresser pour les pionniers eux-mêmes, leur bétail et leurs récoltes qu'ils ne pourraient jamais édifier une église – sans parler de rémunérer un prêtre !

– Les soucis matériels ne doivent pas nous faire perdre de vue l'éternité ! La nécessité d'une étable n'est pas une excuse pour négliger de bâtir la maison de Dieu ! dit Petrus Olausson d'une voix sévère.

– Construire une église ? marmonna Kristina, comme si elle parlait dans son sommeil. Est-ce bien raisonnable ?

Leur visiteur poursuivit en disant que l'Amérique fourmillait de faux prophètes qui captaient la confiance des colons au moyen de dangereuses hérésies. Il avait eu la tristesse de rencontrer des compatriotes vivant comme des païens et des bêtes et négligeant la Parole divine. De bons chrétiens, originaires de la même paroisse que lui, s'étaient joints à un groupe partant pour les champs aurifères de Californie : ils recherchaient les biens de ce monde au lieu des vérités de l'Évangile, ils étaient en quête de pépites d'or et non pas de la vie éternelle de l'Esprit. Et ils ne tarderaient pas à trépasser, dans leur folie et leur aveuglement. Sur un groupe de vingt-huit chercheurs d'or, quatre étaient revenus vivants et un seul avait rapporté de quoi être riche. Cet

exemple ne pouvait-il détourner les autres du pernicieux culte de Mammon ?

– Mon jeune frère m’a accompagné jusqu’ici, dit Karl Oskar. Mais, il y a deux ans, il est parti pour la Californie avec un camarade.

– Ces jeunes écervelés ont-ils donné de leurs nouvelles ?

– Deux fois seulement, jusqu’ici.

Karl Oskar sortit alors de la boîte qui servait de tiroir, à l’intérieur de la malle de Suède, dans un coin de la pièce, une feuille de papier qu’il tendit à son compatriote.

– C’est la dernière lettre de mon frère. On vient de la recevoir. Il l’a écrite cette année.

Petrus Olausson lut à haute voix :

« The California Trail, January 1853

Mon cher frère Karl Oskar Nilsson.

Comment vas-tu, ainsi que Kristina et les children ? Moi, je vais bien. Arvid et moi sommes toujours sur The California Trail. Mais c’est long, tu sais, presque aussi long que pour rentrer en Suède. Nous avons connu pas mal d’aventures et quand je serai back home, je vous raconterai, à Kristina et à toi, tout ce que je n’ai pas le temps de vous dire maintenant.

Nous allons bien, mais nous avons aussi eu du trouble. Tu peux être sûr, Karl Oskar, que nous allons devenir riches, au pays de l’or.

Toi, je guess que tu es toujours à creuser la terre dans ton champ. Tu aimes ça. Moi, je préfère jouer un lone hand, tu le sais. Je suis en train de hunt for gold et j’en trouverai. N’aie pas peur et ne te fais pas de worry pour ton frère. Je reviendrai quand je serai Riche. Mais pas avant. Et alors j’achèterai des bœufs pour toi et des vaches pour Kristina.

Arvid salue son ancien maître et tous les Suédois de là-bas. Moi, je salue Kristina et les children.

Ton frère

Robert Nilsson »

– Il n’a pas indiqué d’adresse, sur sa lettre, fit remarquer Kristina.

– C’est parce qu’il n’en a pas vraiment, expliqua Olausson. Il n’arrête pas de se déplacer, c’est cela *The trail*. C’est être sans cesse en route. Ceux qui vont chercher de l’or doivent franchir de grandes montagnes et d’immenses déserts, pour parvenir en Californie. Cela prend beaucoup de temps.

Karl Oskar jeta un regard en direction du lit jadis occupé par son frère, dans l’un des coins de la pièce. Puis il dit, d’un ton grave :

– Ça fait plus de deux ans que mon frère est parti, maintenant.

– Quand il est parti, il nous a dit qu’il ne reviendrait pas tant qu’il n’aurait pas trouvé de l’or, rappela Kristina. Et il le répète dans sa lettre.

– Personne ne peut dire s’il est vivant, au jour d’aujourd’hui, conclut Karl Oskar.

Sur un groupe de vingt-huit chercheurs d’or, quatre seulement étaient revenus vivants. Il ne pouvait donc s’empêcher de formuler pour lui-même cette question en forme de reproche : n’aurait-il pas pu empêcher son frère de se lancer dans cette périlleuse aventure ?

– Il te promet une paire de bœufs à son retour, dit Olausson en lui rendant la lettre.

Le frère de l’auteur de la lettre ne s’exprima pas quant à cette promesse. Au lieu de cela, il demanda à son aîné :

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Il parle de jouer un *lone hand*. Qu’est-ce qu’il veut dire par là ?

– Ton frère veut suivre sa propre voie.

– Ah bon. C’est bien ce qu’il a fait, en effet, quand il est parti pour la Californie, dit Karl Oskar en replaçant la lettre dans la malle de Suède, avant de demander à son visiteur : Tu veux venir voir ma ferme et mon bétail ?

Tandis que Kristina retournait à ses tâches ménagères, les deux hommes procédèrent à une visite d’inspection sur les terres de Karl Oskar. Celui-ci tenait à montrer à son nouveau voisin

tout ce qu'il avait fait de ses propres mains au cours des trois années qu'il avait passées comme *squatter*.

Au nord de la maison, il avait placé l'étable, qui n'était encore qu'à moitié terminée et n'abritait guère que deux bêtes : une vache et une génisse. Il avait acheté la première, pleine, à Fischer, l'Allemand de Taylors Falls, et le veau qu'elle leur avait donné était maintenant cette génisse qui venait d'aller au taureau. Elles suffisaient, à elles deux, à les approvisionner en lait pendant toute l'année. La vache s'appelait Lady, comme celle qu'ils avaient empruntée au cours du premier hiver, et la génisse avait pour nom Miss.

– Mais quand elle aura eu son veau, on l'appellera Missis, bien entendu, dit Karl Oskar en riant.

L'étable était assez vaste pour recevoir d'autres pensionnaires, peu à peu. Ils jetèrent ensuite un coup d'œil sur le parc à moutons. Deux brebis avaient eu un petit, ce printemps-là ; l'une d'entre elles ayant même eu des jumeaux, Karl Oskar était maintenant à la tête d'un troupeau de cinq têtes. C'étaient des bêtes paisibles et faciles à nourrir et leur laine était utile pour confectionner vêtements et chaussettes. Dans la porcherie, deux cochons étaient en train de se vautrer dans la boue : c'étaient les animaux qui étaient les plus faciles à se procurer et, tant qu'il n'y avait pas de neige sur le sol, ils allaient eux-mêmes se nourrir de glands dans la forêt. La viande de porc était donc celle qui revenait le moins cher. Un coin du bâtiment était destiné à recevoir de la volaille, mais il était encore vide car une poule pondeuse coûtait cinq dollars.

Dans ce poulailler, Karl Oskar conservait ses outils américains. Il fut très fier de montrer sa faux pourvue de cinq longues dents de bois sur le manche – beaucoup plus pratique que celle qu'il utilisait en Suède pour ramasser les andins. Elle était lourde et difficile à manier et nécessitait un certain apprentissage, mais elle lui était déjà indispensable. Il avait également un outil ingénieux qui pouvait faire fonction tant de houe que de hache. L'un de ses côtés servait de houe et l'autre de hache, en sorte que lorsqu'on défrichait un sol et qu'on voulait couper

les racines qui s’y trouvaient, il suffisait de le retourner pour pratiquer les deux opérations.

Olausson appréciait de voir son voisin imiter les Américains et adopter leurs outils, si pratiques.

Ils allèrent ensuite voir la partie de la terre de Karl Oskar qui était déjà en culture. Son aîné mesura des yeux les sillons qu’il y avait tracés.

– Tu as déjà labouré un bon lopin.

– Environ trois acres. Mais c’est surtout la première année, que j’ai fait ça.

Il en aurait trois fois plus, à ce jour, s’il avait eu les cent dollars nécessaires pour se procurer son propre animal de trait, car la compagnie forestière demandait cinq dollars par jour pour l’utilisation de ses bœufs. Ce qui lui faisait défaut, c’était l’argent liquide, c’était cela qui mettait un frein au développement de son exploitation. Il avait été obligé de retourner une bonne partie de cette terre par ses propres moyens, à la houe.

Karl Oskar monta d’un cran dans l’estime d’Olausson quand celui-ci eut vu ses outils et ses champs, car ils prouvaient qu’il n’était pas un de ces débutants ayant besoin de l’assistance d’un aîné.

Karl Oskar lui montra ensuite son seigle d’automne déjà levé, qui n’allait pas tarder à monter en épi, celui de printemps, qu’il venait de semer, et le carré où il allait planter ses pommes de terre. À l’automne, il avait l’intention d’ensemencer une parcelle avec du froment, cette nouvelle variété de céréale que les Américains récoltaient en si grande quantité. Celle-ci n’était pas en usage dans le Småland, mais on disait qu’elle convenait à une terre aussi riche qu’ici. Et il serait plaisant de moudre soi-même cette belle farine blanche qui coûtait si cher en Suède, où elle était réservée au pain des jours de fête.

– Ce sera bon de manger le froment qu’on a fait pousser soi-même.

Mais Olausson lui conseilla, à la place, de semer du maïs, qui était bon à manger aussi bien pour les gens que pour les bêtes. Dans l’Illinois, il rendait cinquante fois ce qu’on mettait en terre.

– Le grain, il faut le mettre en haut de ton champ, ajouta-t-il, parce qu’il aime les terres sèches.

Karl Oskar se dit qu’il savait parfaitement où c’était sec et où c’était humide et ce qui convenait à quoi.

Il emmena alors son visiteur en haut de la pente, dans un petit bosquet de feuillus. Entre les troncs de gros érables étaient posées les fondations d’un bâtiment : c’était là qu’il avait l’intention de bâtir la nouvelle maison.

– C’est ici que je vais construire ! C’est ici qu’on habitera bientôt !

Il montra à son visiteur que sa demeure ferait quarante pieds de long et dix-huit de large et aurait deux étages, ce qui représentait quatre ou cinq fois plus d’espace qu’ils n’en disposaient dans leur petite maison de rondins. Et il la construirait avec des troncs déjà secs et non pas comme cette fois-ci, où ils avaient séché une fois posés, ce qui avait occasionné de nombreuses fissures et ouvertures par lesquelles pénétraient le froid et le vent. Il avait consacré les deux hivers précédents à abattre le bois de sa nouvelle maison et à le raboter sur deux côtés, puis le mettre à sécher. Il avait d’abord eu l’intention d’élever la maison pendant l’été qui venait, mais il lui fallait au préalable construire une grange, pour ne pas être obligé de battre le grain sur la glace du lac. Et puis il fallait penser aux bêtes, avant de fournir un supplément de confort aux humains. Mais, à l’automne de l’année suivante, sa nouvelle maison se dresserait là, sous ces beaux érables, qui lui fourniraient une ombre agréable. Du haut de la fenêtre du pignon sud, ils pourraient contempler leurs champs ainsi que le lac – la vue portait jusqu’aux îlots au centre de l’anse.

La fièvre avait gagné Karl Oskar, qui ne se laissait plus interrompre par son voisin et s’échauffait à parler de cette demeure qui n’existait pas encore, de murs et d’un toit qui n’avaient pas encore été élevés, de la vue depuis des fenêtres qui n’étaient pas encore posées. Il se baissa pour toucher délicatement – comme s’il voulait les caresser – les grosses et fortes solives qu’il avait enfoncées dans le sol pour servir de fondations à l’édifice. Là se trouverait la pièce principale, encadrée par une chambre

à chaque extrémité et laissant assez de place pour une vaste cuisine. Puis il leva les yeux vers le ciel. Au-dessus, à l'étage, il y aurait trois grandes pièces ou quatre petites – il n'avait pas encore décidé...

Petrus Olausson avait arpenté les fondations de la maison :

– Tu vois trop grand, Nelson. N'oublie pas ce que je te dis : tu ne peux pas la construire aussi grande !

Kristina lui avait dit la même chose : Tu as posé de trop grandes fondations, pour notre nouvelle maison ! Mais, d'après lui, les femmes n'entendaient rien à ces choses. Le fait que son nouveau voisin lui fit la même objection l'incita à réfléchir et il dit qu'il était possible qu'il soit obligé de rabattre ses prétentions. On verrait bien.

Pour finir, Karl Oskar emmena Olausson près du pignon de sa future maison. À trois aunes du tronc qui devait constituer la base de celui-ci, il lui montra quelque chose, avec l'air de lui confier un grand secret :

– Tu vois ! Ça vient du pays !

Sur un petit carré de terre poussait un arbrisseau de six ou sept pieds de haut qui était encore attaché à un tuteur. La plante portait quelques feuilles vert foncé et dressait sa tête sur le noir du sol. Tout autour de ses racines, celui-ci était bien entretenu.

– Il vient de chez nous.

Olausson se pencha pour toucher les feuilles de la petite pousse.

– C'est un pommier, n'est-ce pas ?

– Oui, un pommier d'Astrakhan. Il nous donnera des fruits, quand il sera grand !

– Il vient de Suède, dis-tu ? C'est plutôt étrange !

Karl Oskar lui expliqua qu'il l'avait planté pour sa femme. Elle avait tellement la nostalgie du pays natal, parfois, que ce serait une distraction et un changement, pour elle, d'avoir quelque chose venant de Suède dont prendre soin, dans sa solitude. Il avait donc écrit au pays pour demander qu'on lui envoie des pépins du pommier d'Astrakhan de Duvemåla. À l'automne, deux ans plus tôt, les graines étaient arrivées dans une enveloppe,

bien protégées et collées sur du papier à lettres. Il les avait alors semées près du pignon de leur future maison en les mettant en terre à une profondeur correspondant à cinq fois leur taille, comme on le faisait toujours au pays, quand on plantait les arbres. Et cet arbrisseau était sorti de terre. Il ne poussait que lentement, mais il poussait.

– Les pommiers ne donnent pas toujours les fruits qu'on en espère en les plantant, dit Olausson.

– Je sais. Il arrive que ce soit des pommes acides. Mais on verra bien !

C'était le pommier de Kristina, c'était elle qui s'en occupait. Grâce à cette petite pousse, encore si fragile et misérable, c'était un peu comme s'ils avaient fait venir quelque chose de vivant de leur ancienne patrie.

Karl Oskar et son visiteur avaient terminé leur tournée. Petrus Olausson avait pu constater qu'ils avaient prospéré, au cours de ces trois années sur leur nouvelle ferme. Si ce dernier s'était fié uniquement aux propos de Kristina, il aurait pu croire qu'ils avaient passé leur temps à attendre de la compagnie, sans rien faire d'autre que se maintenir en vie au jour le jour.

Les deux hommes regagnèrent la maison. Kristina voulut réchauffer le café qui restait dans la cafetière à l'intention d'oncle Petrus, mais celui-ci ne pouvait plus s'attarder : les arbres qu'il avait à abattre l'attendaient.

Il prit congé en leur disant qu'il avait pu constater qu'ils avaient beaucoup travaillé et s'étaient donné bien du mal. Ils avaient sans aucun doute jeté les bases d'une belle exploitation. Mais, en tant que chrétien, il désirait ajouter une chose, avant de partir : l'homme ne devait pas se contenter de travailler dur, pour assurer son bien-être. Il lui fallait aussi prier quotidiennement.

Mais, puisqu'ils allaient être voisins, ils pourraient contribuer à leur édification réciproque, en matière de religion ainsi que dans d'autres qui leur seraient utiles :

– Nous nous verrons souvent, *I guess*. Mais, chers amis suédois dans le Christ : n'oubliez pas l'éternité au profit des affaires de ce monde !

Une fois couchés, ce soir-là, Karl Oskar et Kristina restèrent éveillés, à repenser à la journée qui venait de s'écouler et qui, du fait de la venue de leur nouveau voisin, tranchait si fort sur la solitude de toutes les autres, dans leur demeure du bout du monde.

– Je l'aime bien, dit Kristina.

– Ça m'a l'air d'un homme capable et entreprenant. C'est ce qu'il faut, ici.

– On aurait dit un prêtre, à l'entendre parler.

– Mais il faut toujours qu'il donne des conseils et qu'il dise aux autres comment faire. Je n'aime pas ça.

– Ce qu'il a dit, c'était uniquement pour notre bien.

– À mon âge, je n'ai pas besoin qu'on me dise ce qu'il faut que je fasse.

– C'est vrai. Mais il faudra qu'on s'efforce d'être bons voisins avec lui et sa famille.

– Qu'ils s'occupent de leurs affaires, on s'occupera des nôtres. C'est la meilleure recette du bon voisinage.

– Il a dû se demander si on était des païens, en voyant qu'on ne faisait pas notre prière avant de manger, reprit Kristina après une courte pause.

Karl Oskar émit alors un bâillement prolongé et se tourna sur le côté pour dormir. Moulu de fatigue après une rude journée de travail, il se confia au repos l'esprit tranquille. Mais, lorsqu'il avait beaucoup marché au cours de la journée, sa vieille douleur à la jambe gauche se réveillait et il avait parfois du mal à trouver le sommeil. Et, ce soir-là, son jarret lui faisait très mal.

Kristina se prépara à réciter sa prière du soir. Mais elle avait encore dans les oreilles les rudes paroles de Petrus Olausson lors de son départ. Elle y repensa et y vit comme une mise en garde de la part de Dieu en personne.

Ils ne pouvaient se rendre compte par eux-mêmes de l'état

de leur âme, dans leur solitude. Mais celui qui venait de loin et les observait avec l'œil d'un étranger voyait bien ce qu'il en était : ils négligeaient la religion. Ils mettaient en péril leur salut, en ne prenant aucun soin de leur âme. Ils étaient si occupés à se procurer leur pain quotidien qu'ils ne prenaient pas le temps nécessaire pour dire le bénédicité avant de se mettre à table. Ils n'arrêtaient pas de courir dans tous les sens, jour après jour, si pressés qu'on aurait dit qu'ils avaient peur de ne pas arriver à temps dans la tombe. Car c'était bien leur destination ultime. Ils ne cessaient de travailler, de trimer, et étaient totalement accaparés par les affaires de la journée : autrement dit, ils se consacraient corps et âme aux soucis de ce monde. Ils vivaient dans l'instant et négligeaient de ce fait l'éternité qui les attendait.

Pour sa part, elle commettait chaque jour bon nombre de péchés en tous genres. Le fardeau sous lequel pliait son âme ne cessait de s'alourdir. En Suède, elle soulageait celle-ci chaque mois en recevant la communion. Mais cela faisait maintenant trois ans qu'elle n'avait pas approché de la sainte table, trois ans qu'elle ne s'était pas purifiée une seule fois dans le sang du Sauveur.

Il lui arrivait de s'entretenir des choses de l'âme avec son oncle Danjel et de lui faire part de l'angoisse qu'elle ressentait devant ses péchés. Mais il se tenait lui-même pour un si grand pécheur qu'il ne pouvait venir au secours de quiconque : chacun devait prendre soin de son âme. Pourtant, Danjel acceptait de prier pour elle.

Karl Oskar changea de position, dans le lit, à côté d'elle et s'écria soudain :

– Ils ne pourraient pas arrêter un peu leur chahut !

À l'extérieur, les *crickets* faisaient entendre leur perpétuelle rengaine, qui ressemblait au grincement des roues mal graissées d'une charrette tournant à toute allure. On ne les voyait jamais, mais on les entendait d'autant plus. On disait qu'ils produisaient ce vacarme avec leurs ailes. C'était sans doute parce qu'ils étaient incapables de voler qu'ils utilisaient celles-ci pour lancer ces éternelles jérémiades.

Kristina se demanda ce qui pouvait bien inciter ces pauvres créatures à pousser de pareilles plaintes pendant des nuits entières. On aurait dit qu'elles étaient sans cesse en proie à des douleurs. Et, à force de les entendre, ce bruit finissait par trouver un écho en elle. C'était sa propre angoisse qui trouvait à s'exprimer à travers ces grillons.

– Karl Oskar, dit-elle. Tu as bonne mémoire, toi.

– Oui, répondit-il d'une voix pâteuse de sommeil. Pourquoi ça ?

– Te souviens-tu quand nous avons communie pour la dernière fois ?

– C'est le dernier dimanche avant notre départ.

– Il y a donc eu trois ans au mois d'avril. Ça fait trois ans que nous n'avons pas reçu l'absolution.

Il se tourna vers elle, chercha son visage des yeux, dans l'obscurité et s'étonna :

– C'est ça qui t'inquiète ?

– Je pense à tous les péchés que nous avons accumulés depuis ce jour-là.

Il lui répondit qu'ils vivaient dans une région encore presque sauvage où il n'y avait ni église ni temple. Il leur était impossible de s'adresser à un prêtre ni de trouver un lieu où pratiquer leur religion. Ils ne pouvaient rien contre le fait qu'ils n'avaient pas reçu le saint sacrement depuis trois ans. Personne ne saurait se procurer ce qui n'existait pas. Dieu le savait fort bien et leur pardonnait.

– Peut-être qu'Il nous pardonne... Je ne sais pas...

Non, personne ne pouvait savoir si le fait de vivre tellement à l'écart était une excuse valable. Et Karl Oskar ne s'était guère préoccupé des sacrements. À dire vrai, il n'avait pas pris le temps de regretter sa communion mensuelle, depuis son arrivée en ce pays, et peut-être avait-il eu grand tort.

– Nous croulons sous les soucis matériels, reprit-elle. Nous vivons uniquement dans la chair. Nous oublions notre âme, qui doit vivre éternellement. Nous oublions la mort.

– Je n'oublie pas que je mourrai un jour. Mais peut-on passer

sa vie à avoir peur de la mort ? On n'a plus le temps de rien faire, alors.

Karl Oskar ajouta que, s'il y avait eu un moyen de se prémunir contre la mort, il en serait allé autrement. S'il avait pu, personnellement, entreprendre quelque chose pour éviter le trépas, ce serait chose faite depuis longtemps. Mais sa seule certitude était que son heure viendrait, qu'il décéderait un jour et que la mort ne lui ferait pas grâce. C'était pourquoi il ne servait à rien de se mettre martel en tête à ce sujet. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était s'allonger gentiment et se laisser étouffer, se coucher sur le dos et pousser son dernier soupir. C'était ainsi que s'étaient comportés les ancêtres. Sur leur lit de mort, ils ne se préoccupaient guère de celle-ci, puisqu'ils ne pouvaient rien contre elle. Ils se souciaient plus de leur enterrement. La mort était la même pour tous, aussi impitoyable ; les enterrements, eux, pouvaient être plus ou moins fastueux selon les gens et ceux qui n'avaient guère été couverts d'honneurs dans la vie ne l'étaient en général pas dans la mort.

– Mais il t'arrive tout de même, parfois, de penser à l'éternité qui viendra, Karl Oskar ?

Qu'est-ce qui arrivait à Kristina, pour qu'elle pose de telles questions sur la vie spirituelle, ce soir-là ? Il ne savait trop quoi lui répondre. Mais sans doute avait-elle raison de dire qu'il négligeait ses prières. Le pionnier avait tant à faire pour se maintenir en vie, sur la terre, qu'il ne lui restait plus guère de temps pour penser à l'éternité.

Après avoir légèrement hésité, Karl Oskar répondit qu'il était exact qu'il ne s'entendait guère aux questions ayant trait à l'éternité. Son cerveau était incapable de concevoir quelque chose qui n'ait ni commencement ni fin. Sa raison ne parvenait pas à se représenter quelque chose qui existerait toujours. Mais tout ce qu'il pouvait faire, lui, c'était regretter que Dieu ne l'ait pas mieux pourvu en fait de cervelle.

Kristina voulut surtout retenir ces dernières paroles. Karl Oskar était d'une humilité vraiment chrétienne, ce soir-là, ou tout du moins plus humble qu'habituellement. Car elle avait

parfois l'impression qu'il était orgueilleux et se fiait plus à lui-même qu'à Dieu.

De l'autre côté de la fenêtre, les grillons ne cessaient de faire entendre leur plainte. Ils étaient nombreux autour de la maison, ce soir-là, et leur sempiternelle ritournelle s'élevait de l'herbe des prés aussi bien que des branches des arbres. C'étaient les sifflets de la nuit qui retentissaient, au-dehors, comme s'ils avaient voulu avertir l'humanité de dangers qui la menaçaient.

Il y avait quelque chose, dans les incessantes jérémiades de ces animaux invisibles, qui incitait Kristina à penser aux tourments éternels.

– Karl Oskar. Si tu mourais cette nuit, crois-tu que tu trouverais le salut ?

Il s'écoula une minute avant qu'il ne réponde :

– Dans le cas contraire – qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, Kristina ?

C'était à son tour de poser une question. Et à elle de ne savoir quoi répondre.

Que veux-tu que je fasse pour le salut de mon âme ? Je ne peux recevoir l'absolution de mes péchés. Alors, comment s'y prendre ? C'était tout ce qu'il pouvait dire, et tout ce qu'elle pouvait dire elle aussi. Cela valait pour elle aussi bien que pour lui. Elle était venue lui poser des questions, afin qu'il vole à son secours. Mais il n'avait aucune aide à lui apporter. Ils étaient dans la même situation et ne pouvaient rien y faire, ni l'un ni l'autre.

Après cela, Kristina garda le silence et ne posa plus de question.

– Il faut qu'on dorme, dit Karl Oskar. Il y a du travail à faire, demain aussi. Si nous ne dormons pas, nous ne serons pas en état.

Il avait raison : il ne servait à rien de rester éveillés. Ils auraient besoin de toutes leurs forces, le lendemain. Il faudrait qu'ils se lèvent et accomplissent une nouvelle journée de labeur de leur vie terrestre. C'était le sort de l'humanité : travailler jour après jour. Il fallait donc qu'ils se reposent, pour aborder ce nouveau

jour avec un courage neuf. La fatigue du soir était toujours mauvaise pour le moral de Kristina, mais le sommeil et le repos lui redonnaient des forces et, le matin, tout allait mieux.

À la lourde respiration de son mari, elle ne tarda pas à comprendre qu'il s'était endormi. Pour sa part, elle resta longtemps éveillée.

5

Il s'était écoulé plus de mille jours depuis la dernière fois que Kristina avait entendu sonner les cloches d'une église.

C'était dans un autre monde, dans l'Ancien Monde, chez ses parents, dans un autre Duvemåla ; elle les avait entendues retentir dans le clocher, au loin. Le samedi soir, leur tintement annonçait la paix dominicale et, le lendemain matin, elles résonnaient dans la campagne pour appeler les gens à la messe. Ceux-ci s'attroupaient devant l'église et prêtaient l'oreille lorsque les cloches se mettaient à retentir. Les hommes ôtaient leur chapeau, en même temps, et les femmes faisaient la révérence. C'était pour eux comme une voix venue du ciel et ils saluaient leur Créateur.

Chaque fois que se produisait quelque chose d'important, au pays, les cloches de l'église retentissaient : lors des guerres et des épidémies, des incendies et des feux de forêt, de la mort et du couronnement des rois, de la joie des mariages et du deuil des enterrements ; l'être humain, qui n'était que poussière, le redevenait au son des cloches.

Lors des grands événements et des cérémonies, dans l'Ancien Monde, Kristina avait entendu résonner les cloches de l'église. C'était pour elle la voix du Créateur, lorsqu'il était dans son temple. C'était la musique du dimanche. Mais, depuis mille jours, cette voix s'était tue.

Elle ne l'avait pas encore entendue dans le Nouveau Monde. Ici, le dimanche était pareil aux autres jours et ses bruits étaient identiques. Pourtant, il y avait aussi des églises, en Amérique, mais elle vivait si loin d'elles que le son de leurs cloches n'arrivait pas jusqu'à elle. Il résonnait du haut de bien des clochers, dans

cet immense pays, mais ne parvenait jamais jusqu'aux rives de leur lac au nom indien. Elle ne pouvait pas, non plus, entendre un serviteur de Dieu lui parler dans sa langue maternelle, du haut de l'autel ou de la chaire, le grondement de l'orgue, les notes des psaumes, les voix de ses semblables unies dans la prière ou dans le chant. Depuis mille jours, ces bruits avaient cessé de retentir à ses oreilles.

Elle était maintenant loin des cloches, des orgues et des autels, elle était venue vivre en pays païen, là où l'on adorait d'abominables idoles.

Mais Dieu ne l'avait ni oubliée ni abandonnée et pouvait la retrouver quand Il le désirait. Elle serait toujours une vie issue de la main du Créateur et Il n'avait pas besoin des cloches des églises pour parvenir jusqu'à elle. Or, ce jour-là, elle avait entendu Sa voix. Elle en était maintenant sûre : Il l'avait appelée, car Il avait un message à son adresse. Elle ne devait pas oublier l'âme immortelle qu'Il lui avait donnée.

C'est ainsi que Kristina finit par dire sa prière vespérale au Tout-Puissant, qui existait bien avant les montagnes et existerait longtemps après elles. Elle demanda instamment une réponse à la question qu'elle se posait : Que devaient-ils faire, son mari et elle, pour assurer le salut de leurs pauvres âmes ? Comment pouvaient-ils s'y prendre pour ne pas risquer d'être privés de la béatitude éternelle, dans ce pays païen où ils avaient fondé leur second foyer ?

Et elle remercia Dieu du jour qui venait de s'écouler et du message qu'Il lui avait fait porter par cet étranger – de ce jour où Karl Oskar avait entendu des coups de hache dans la forêt.